

HENRI MICHAUX

*Les grandes épreuves
de l'esprit*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*
© Editions Gallimard, 1966.

I

LE MERVEILLEUX NORMAL

A. — DÉSORIENTATIONS

Je voudrais dévoiler le « normal », le méconnu, l'insoupçonné, l'incroyable, l'énorme normal. L'anormal me l'a fait connaître. Ce qui se passe, le nombre prodigieux d'opérations que dans l'heure la plus détendue, le plus ordinaire des hommes accomplit, ne s'en doutant guère, n'y prêtant attention aucune, travail de routine, dont le rendement seul l'intéresse et non ses mécanismes pourtant merveilleux, bien plus que ses idées, à quoi il tient tant, si médiocres souvent, communes, indignes de l'appareil hors ligne qui les découvre et les manie. Je voudrais dévoiler les mécanismes complexes, qui font de l'homme avant tout un opérateur.

Un jour, au cinéma, après avoir pris du haschich, comme je suivais dans l'obscurité un film anglo-saxon, un manque, inconnu, étrange, déplaisant, grandit en

moi, bientôt intolérable : il me manquait de savoir, quelque effort à la rechercher que je fisse, dans quelle ville au monde je pouvais bien être. Ce persistant manque dans la situation excédant enfin mon plaisir et ma patience, je sortis. Dehors, ce n'était que Paris, Paris, rive gauche, tout bonnement. Allais-je rentrer dans la salle? J'hésitais. Je renonçai. Affronter à nouveau ce noir sans repères ne me convenait pas. Sans doute, j'avais retrouvé la situation. Partie de la situation. Par moments, la situation; mais insaisissablement, irrégulièrement, de dix, de cent autres façons j'allais la reperdant. Que se passait-il? J'étais *désorienté*. Qu'est-ce à dire? Désordonnément désorienté par désorientations multiples, incessantes, incessamment différentes, imprévisibles; décontenancé par des interruptions d'orientation. Il me fallait bien le reconnaître : depuis ma naissance, j'avais passé le plus gros de mon temps à m'orienter.

Obligatoirement vigilant, frappé sans trêve par les éclats, les chocs, les appels qui de toutes parts signalent, avertissent, alertent, j'avais, comme tout homme, été tenu depuis toujours de faire le point, plusieurs fois à la seconde de le faire, de le refaire, navire au milieu de l'étrange, de l'étranger, contraint à ces indispensables opérations pour me maintenir en état de connaissance de la situation indéfiniment changeante.

Voilà à quoi capitalement, prioritairement s'occupe l'intelligence, non à des lectures, des études, des exa-

mens. Je n'en revenais pas. L'endormi, le rêveur que je suis avait sans le savoir été simultanément prodigieusement alerte, rapide. Musard, paresseux je n'en avais pas moins été diligent, et prospecteur, et fouilleur, et explorateur. Chacun l'est¹. Comment est-ce possible?

Comme l'estomac ne se digère pas lui-même, comme il importe qu'il ne se digère pas, l'esprit est ainsi fait qu'il ne puisse se saisir lui-même, saisir directement, constamment son mécanisme et son action, ayant autre chose à saisir.

Il avait fallu l'insidieux dérangement par une drogue grâce à quoi « cela » s'était arrêté pour qu'enfin, à un âge déjà avancé, je m'aperçoive vraiment, expérimentalement d'une fonction si importante, presque omniprésente et de son incessante action qui venait de cesser. Cet abîme d'inconscience journalière soudainement découvert, confondant et tel que je n'allais plus pouvoir jamais l'oublier, m'avertissait de la rechercher ailleurs, elle aussi omniprésente, au point que l'on pourrait presque dire que le penser est inconscient. Il l'est sans doute à 99 %. Un centième de conscient doit suffire.

Microphénomène par excellence, le penser, ses multiples prises, ses multiples micro-opérations silencieuses de déboîtements, d'alignements, de parallélismes, de déplacements, de substitutions (avant d'aboutir à une

1. Chaque animal même, quoique à un degré moindre d'intégration.

macropensée, une pensée panoramique) échappent et doivent échapper. Elles ne peuvent se suivre qu'exceptionnellement sous le microscope d'une attention forcée, lorsque l'esprit monstrueusement surexcité, par exemple sous l'effet de la mescaline à haute dose, son champ modifié, voit ses pensées comme des particules, apparaissant et disparaissant à des vitesses prodigieuses. Il saisit alors son « saisir », état tout à fait hors de l'ordinaire, spectacle unique, aubaine dont, toutefois, pris par d'autres merveilles et par des goûts nouveaux, par des jeux de l'esprit dont auparavant il eût été incapable, le drogué songe peu à profiter.

Cette révélation singulière n'est toutefois pas de celles qui puissent convaincre à coup sûr ceux à qui on la rapporte, malgré et peut-être à cause de son excessive évidence apparente qui peut paraître suspecte. Parfois l'ex-visionnaire lui-même, une fois rentré dans la norme, après cette conscience si vive de « cela » dont il ne reste que du totalement imperceptible, ne sait plus qu'en penser.

Heureusement, cette manifestation révélatrice n'est pas la seule. De bien d'autres façons, de quantité de façons la drogue prend en traître, découvre, démasque des opérations mentales, mettant de la conscience où l'on n'en avait aucune, et parallèlement en enlevant là où toujours on en avait eu, étrange jeu de tiroirs dont il faut, semble-t-il, que les uns se ferment pour que d'autres s'ouvrent. Détectables alors, ces multiples

fonctionnements, qui dans l'état naturel se dérobent, je pars ici à leur recherche — à froid. Il me faut les retrouver, changés sans doute, mais non totalement, utilisation d'un même instrument qui ne peut pas être tellement différente.

Conscients ou non ils doivent bien être là, les micro-investigations, les micro-maniements, les micro-étapes, tissu même de l'esprit. Ce m'est comme un devoir de les rejoindre. Jamais, jamais je ne dirai assez le côté modeste, instrumental de l'esprit, son travail d'ouvrier, l'ayant connu prêt à tomber en panne, me lâchant par zones qu'avec d'autres zones encore en éveil je surveillais tant bien que mal, et me lâchant encore d'une autre manière lorsque merveilleusement mais dangereusement actif il s'emballait.

Que pouvais-je faire avant (lorsque j'étais normal) que je ne pouvais plus faire après (dans l'état anormal) et que redevenu normal à nouveau je pouvais faire, qu'ainsi alternativement des dizaines et des dizaines de fois j'ai pu faire, ai cessé de pouvoir faire ou ai eu facilité, puis extrême difficulté à faire, voilà l'examen que je me propose, imparfait certes, mais indispensable.

En dehors de ma propre expérience m'aideront, appuis et constants points de comparaison, ceux qui ont connu l'esprit dans son état lamentable, ceux qui plus généralement ont eu avec lui de graves difficultés — difficultés à bien comprendre.

Comme le corps (ses organes et ses fonctions) a été connu principalement et dévoilé, non pas par les prouesses des forts, mais par les troubles des faibles, des malades, des infirmes, des blessés (la santé étant silencieuse et source de cette impression immensément erronée que tout va de soi), ce sont les perturbations de l'esprit, ses dysfonctionnements qui seront mes enseignants. Plus que le trop excellent « savoir-penser » des métaphysiciens, ce sont les démences, les arriérations, les délires, les extases et les agonies, le « ne plus savoir-penser », qui véritablement sont appelés à « nous découvrir ».

.....

B. — REVENIR A SOI,
QU'EST-CE QUE C'EST ?

Ce qu'entre autres choses il advient au sujet, lorsque passe et disparaît l'effet de la mescaline, de l'acide lysergique ou de quelque autre substance-choc du même type, qu'il aura absorbée.

Il rentre dans le penser. Le penser « rentre » en lui.

Tout à l'heure, plusieurs fois, longuement présent à rien, à rien autre que rien, *tabula rasa* (pas celle du philosophe, toujours virtuellement pleine, et qui n'a rien d'effrayant, où simplement — plaisir de riche — on a convenu avec soi de n'y rien remettre que petit à petit, selon un certain ordre et sans rien laisser traîner dessus, non), véritable table rase, il était là, où l'on ne voit rien revenir, rien, rien, rien et pas le moindre signe qu'il y revienne jamais quoi que ce soit.

Maintenant, sans penser encore à quelque chose de très déterminé, le moment du rien est passé, c'est évident, c'est certain.

La conscience, c'est aussi la conscience de la baguette magique de la re-conscience, l'impression confuse et

confiante de la proximité de la pensée, de l'imminence de la pensée, de la pensée bientôt à volonté.

Il ne l'avait plus. Il l'a.

La marée mentale où s'élabore toute pensée revient, est revenue. Il va avoir une pensée. C'est immanquable... En voilà une, une autre. Elles affluent, reprenant leur jeu entre elles. La remise en route est accomplie.

Tout à l'heure, à d'autres inquiétants, martyrisants moments, sa pensée était ballante, comme excentrique à son cerveau, retenue par on ne sait quoi, avec quelque chose d'immaniabable, ou d'étranger, hors venue, brouillonne, nocive, semblable à une image mal focalisée, plus que tout flottante, oscillante.

Sa tête lui faisait l'effet d'être tantôt un relais sur la route d'autres têtes, tantôt une cible par d'autres visée, ou encore un appareil en partie lui échappant qui aurait été télécommandé par des étrangers — eux, les véritables propriétaires — et qu'ils eussent fait fonctionner et penser à leur guise. Quelle que fût l'explication, aussi singulière, abracadabrante fût-elle, il reste qu'il n'était plus le maître, à peine ou presque plus « au courant ». Même, il ne savait « où se mettre dans sa tête ».

Fini! Les heures de l'occupation sont passées. A présent il est seul en son cerveau. Admirable impression. Jouissance intime, de toutes peut-être la plus intime, si discrète pour être presque identique au « moi »,

collant indissolublement à l'être en vie, et dont l'absence est une essentielle, indicible, incessante catastrophe. Unicité retrouvée, quelle aubaine! Chez lui, nul autre que lui. Sa pensée est actuellement pensée par lui, lui seul à l'exclusion de tout autre. Sans qu'elle soit absolument à sa merci, elle a affaire à lui, lui, avant tout, lui, seul manipulateur. Même si son origine remonte à d'autres, il la repense, la reprend à sa façon, sans qu'aucune présente intervention de qui que ce soit le déränge. Encore moins la lui impose.

Les impuissances de l'aliéné (car c'était bien elles, sous la mainmise de la drogue) sont ses puissances actuelles, ses puissances revenues.

Il peut revenir en arrière, se souvenir; s'orienter en sa mémoire, en son entourage, en son avenir. Il peut penser. Il peut s'arrêter de penser. Il peut se remettre à penser. Il peut rapatrier ses pensées d'avant. Il peut résister à l'incontinence de pensée, il peut s'opposer aux pensées contradictoires. Il peut suivre les pensées à son gré, les ajuster, les réajuster, les faire dépendre, les intégrer.

Il peut faire des appréciations justifiées, qui résisteront à des épreuves, à des critiques. Il peut évoquer... calculer, manier des chiffres, des symboles.

Il peut, il peut, il peut. Il peut...

Il a les cent pouvoirs. Il les a retrouvés. Car penser, c'est cela, et beaucoup plus, c'est, entre autres opérations, placer les éléments dans le champ pensant, c'est

savoir mettre le cap sur l'acquis d'hier, sur l'impression d'il y a cinq minutes, d'il y a un an; c'est pouvoir déterminer une pensée, faire qu'elle n'échappe pas, qu'elle ne soit pas indépendante, insensible à vos interventions. C'est la maintenir dégagée des précédentes. C'est, dans des propos ou un discours qu'on écoute, dans une lecture qu'on fait, pouvoir empêcher la coalescence de deux articles, de deux séries de pensées, empêcher non seulement leur intrication injustifiée, mais l'imprégnation de la seconde par la première. C'est arriver à repousser, une fois enregistrés, les mots, les phrases, les paragraphes, se dégager de leur attraction et de leurs attraites afin de pouvoir accéder à la suite.

Loin d'être témoin impuissant, c'est plus généralement pouvoir faire front. Résister ici, accepter là. S'ouvrir par moments. Se refuser à d'autres.

C'est faire des essais, en refaire, les corriger, en faire de meilleurs, selon un plan, une directive.

IL A ACTION SUR LA PENSÉE, SON ACTION.

Il n'avait plus que la pensée analogique (parfois, et particulièrement « échappée ») qui se faisait en lui, sans qu'il eût rien à faire, filant libérée, indépendante, à une vitesse insensée. Il est à présent dans une pensée constructive, coordonnée, qui peut examiner à son aise son objet sous toutes ses faces, une pensée réfléchie, une pensée par étapes.

Cette pensée-là, la réaliser, c'est de l'athlétisme, il y faut une excellente forme. Ou plutôt, comme avec les

doigts d'une seule main, le marin à la barre peut guider et faire évoluer un navire de trente mille tonnes... lorsque le servo-moteur marche, c'est disposer d'une réserve de puissance qu'un tout petit peu d'attention à chaque instant suffit pour utiliser, pour *la manœuvre*.

Tout cela lui revient presque trop aisément, trop tout à la fois. Cette unique occasion de voir clair grâce à l'effet contrasté de ses pouvoirs revenus et de ses impuissances d'il y a à peine une demi-heure, lesquelles d'ailleurs venaient souvent de surabondances, cette occasion extraordinaire ne dure guère, dont il lui faudrait profiter, dont il est rare, extrêmement rare qu'il profite, occupé qu'il sera de souvenirs, des trop surprenantes expériences précédemment subies, vers lesquelles il reste nostalgiquement tourné, sous la fascination.

Épuisé, dans l'état d'apaisement heureux, de « mer calmée ¹ » où il aimerait se laisser aller, il faut pourtant qu'il s'oblige à observer le détail de ce qui lui arrive. Car instructif autant que la drogue est l'après-drogue, et particulièrement l'aussitôt après.

Revenu parmi les puissants de ce monde, parmi les Seigneurs de la santé mentale, tout à sa nouvelle occupation, bientôt renégat (c'est donc une loi bien générale...), il va oublier les pauvres en pouvoirs d'esprit (en pouvoir pragmatique), le pauvre que par moments il a été, l'état de pauvre. Il ne va plus rester longtemps

1. Comme disait déjà si bien Humphry Davy, il y a un siècle et demi, à propos de l'effet terminal du protoxyde d'azote qu'il venait de découvrir.

frappé par ce qu'il faut de force pour « exécuter » la moindre réflexion, la plus simple pensée.

Mais ce puissant est aveugle aussi. En plus d'un point, revenir à soi, c'est retomber dans l'inconscience.

Comme avec la santé mentale recouvrée, on change de conscience, on change aussi de subconscience. C'est un dommage. On ne pourra donc jamais saisir ensemble subconscient et conscient... Les vérités, les évidences de tout à l'heure, appuyées alors sur le vécu, mais actuellement ayant perdu l'appui du vécu, sont, tant il y a en elles de trous, de manques, de pertes d'atmosphère, sont presque sur le même niveau que des thèses imprudentes qu'il avancerait.

Car tout à l'heure il n'y avait pas qu'immobilisation et table rase. Alternant avec les arrêts, il y avait les périodes de suractivité, de haute stimulation et d'accélération du penser, détaché de toute utilisation et en quelque sorte en roue libre (partant inefficace¹ dès qu'on le met à des opérations mentales de calcul, de stratégie, de combinaison, de raisonnement et de mémorisation).

Mais spectacle extraordinaire, foisonnant fonctionnellement raté et surhumain qui mérite qu'on y revienne souvent, précisément parce qu'on ne peut vraiment y faire la part de l'essentiel et de l'anormal.

1. L'acide lysergique, actuellement en cours d'expérience dans l'armée américaine en vue d'une éventuelle guerre des gaz, a été choisi à cause du pouvoir qu'il a — à forte dose — d'inhiber toute faculté de calculer, combiner, décider. Répandue à l'endroit voulu, la poudre « merveilleuse » désorienterait, réduirait à l'impuissance tout un État-major...



HENRI MICHAUX

Apparitions

Peintures et dessins

Meidosems

Passages

Mouvements

Connaissance

par les gouffres

